L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.
Bureaux : 323 rue de Chartres.

NOUVELLE-ORLEANS.
DIMANCHE, 9 JUILLET 1893.

LA DUCHESSE MAUD.

—D'UNE—

POMME DE TERRE,

—DE—

TROIS JEUNES GENS ET D'UN VIEUX MUSICIEN.

RENÉ DUBREUIL.

I

Dans les milles étincellements des féeries ridicules du Casino de Monte-Carlo, le duc Serge Richter promenait son ennui. Lassé de tout, de l'impossibilité même, que sa colossale fortune lui permettait d'obtenir, depuis un mois déjà il vivait là, sans avoir au cœur l'attrait de quelques désirs, tant il était navré de les voir se réaliser avec tôt qu'il les avait conçus, sans la fatigue de corps et les occupations d'esprit de la lutte. Ayant égrené le chapelet de toutes les voluptés, ayant goûté à toutes les joies, n'ayant plus à trente-trois ans une chimère à poursuivre, il avait essayé, durant ces cinq dernières années, de trouver des attraits nouveaux dans l'imprévu des interminables voyages; mais c'est en vain qu'il avait parcouru les Indes, la Chine, le Cap : rien ne l'avait intéressé, tant il avait au fond de lui-même quelque chose de glacial et de morne qui paralysait son énergie presque défuntes d'admirer et de ressentir.

Il s'était arrêté à Monte-Carlo, parce que cela s'était trouvé sur sa route; il ne songeait pas à en repartir, parce qu'une soudaine paresse, faite d'une envahissante lassitude, l'avait saisi tout à coup au moment de s'enfuir pour de nouvelles routes. Absolument rebelle à toutes relations, il vivait là, dans une absolue solitude, promenant au travers des foules bruyantes son calme dédaigneux de familiers de Cours et son impeccable correction d'homme du monde. Il partageait la langueur et la monotonie des jours à sa fantaisie. Le matin, à bord de son yacht "Royal-Duc", amarré au pied du rocher de Monaco, il cotoyait les rivages abrupts où se perdent menues et délicieuses, d'adorables villas, ensevelies parmi des mandarniers qui parfument l'air en un cœur d'un bois d'oliviers grisaillant le ciel. Après avoir couru de la baie des Anges au golfe de Vintimiglia, accoudé sur le tillac, après avoir suivi des yeux le panorama glorieux de cette enchâtée de villas et le vol des mouettes apeurées dans le moutonnement des vagues, il entrait, déjeunait, fumait un cigare rapporté de là-bas,—des pays orientaux,—puis allait au concert essayer d'oublier les heures dans le bercement langoureux des mélodies de Wagnes. Le soir venu, il paraissait, toujours silencieux et machinal, dans les salles luxueusement enfiévrées, où il perdait et gagnait tour à tour des sommes énormes sans qu'un seul tressaillement de son être indiquât la chute d'une espérance ou l'avènement d'un rêve secret. Parfois, à lui, il s'en allait rôder parmi les allées magiquement fleuries et embaumées, et là, sous la clarté d'un ciel resplendissant, il se laissait aller à la course folle de sa pensée vers des pays ignorés, oh, lui semblait-il, il devait trouver avec de nouvelles brises une seconde virginité d'impressions.

Un jour qu'il promenait sa rêverie incolore sur les rives de la Condamine, le duc Serge Richter croisa deux femmes : la mère et la fille, à n'en point douter.

Certes, durant ses grands vagabondages de par le monde, Serge avait rencontré des créatures de toutes sortes qui avaient exercé sur lui la fascination de leurs étranges charmes; il avait savouré le piment de toutes les caresses. Mais aucune de ses rencontres n'avait eu le pouvoir de le faire tressaillir comme il venait de le faire sur le passage de la jeune fille. Il lui sembla que quelque chose d'inconnu jusqu'alors venait de s'éveiller en lui-même, venait de se révéler à lui : il crut un nouveau soir se lever à l'horizon de sa tristesse éternelle les rayons doux et chauds d'un soleil nouveau qui ne brûlait que pour lui.

Il retourna sur sa route et se mit à suivre les deux femmes qui, du même pas lent de promeneuses matinales, suivaient les quais, montant paresseusement la route de Monte Carlo.

Par deux fois, se sentant suivies sans doute, elles se retournèrent....

Serge n'y prit point garde, sinon pour admirer la beauté de celle qui venait de lui révéler tout à coup qu'il était encore quelqu'un pour qui vivre. Elle était grande, élancée, blonde, d'un de ces blonds, couleur de ciel rouge, qui ambrent la peau et la frissonnent. Elle avait les traits fraîlus et purs, quoique irréguliers, le teint pâle et rosé d'une convalescente qui vient sous les baisers d'une brise marine et sous la caresse des parfums du Midi prendre les forces que les brumes du Nord ne lui ont point données. Sa mise était fort élégante, trop peut-être, si sous les "riens" qui caractérisent la dame mondaine d'avaient transpiré la distinction native et la tenue à la fois franche et discrète de la jeune fille du monde.

Serge, dès lors, ne vécut plus que pour connaître les deux étrangères que cette matinée lui avait révélées. Se les faire présenter, il y songea tout d'abord, mais sa savagerie l'avait éloigné de toutes les relations, et reconnut l'impossibilité de la démarche. Il sut bien vite quelles étaient les deux femmes. Elles habitaient à Monaco même, à quelques pas du Palais. On les connaissait sous le nom de Mme et Mlle de Dorkean. Elles étaient comptées parmi les seules, et, sans aucun doute, elles étaient venues à Monte-Carlo pour que la fille trouvât dans la distraction et le charme d'un climat délicieux de quoi restaurer la délicatesse d'un tempérament anémié et fragile.

Serge les aperçut quelquefois autour des tables de jeu; toujours silencieusement, elles en faisaient deux ou trois fois le tour, puis allaient seules au concert, soit sur la terrasse du Sir aux pigeons, soit au bord même de la mer....

II

Un soir, comme elles s'étaient isolées parmi les parcs, il tenta de leur parler; il y arriva de par la facilité de ces causeries sans lendemain qui s'ébauchent au cours de l'ennui des villégiatures.

Il les reconnaissait jusqu'à la porte de leur demeure, après les avoir accompagnées durant une promenade pendant laquelle, avec un besoin d'expansion produit par le voisinage de celle qu'il admirait, il se livra.....

Il leur dit sa vie, sa lassitude de s'avoir rien à envier, à aimer,—ayant tout possédé; il leur parla de son existence ramassade qui, malgré ses efforts, restait toujours la même : calmement accentuée.

Elles s'intéressèrent. Maud—c'était le nom de la jeune fille—avait une précoce jugement, une faculté d'éloquence qui enchantèrent Serge. Elles lui racontèrent, en somme, peu de chose,—ce qu'il savait ou ce dont il se doutait déjà : veuve, Mme de Dorkean, Anglaise de naissance, était venue dans le Midi pour affermir la santé de Maud, un peu chancelante; depuis quelques jours, elles étaient là, vivant—étant donné leur peu de fortune—assez sobrement et comptant gagner Paris dans quelques semaines.

Le lendemain et les jours suivants, Serge les revit; un matin, il sollicita d'elles la faveur de les emmener passer une journée en mer sur son yacht dont elles admiraient tous les matins la coque blanche et les mâts élancés portant pavillon autrichien surmonté de la couronne ducale.

Oh ! la délicieuse, mais trop brève promenade qu'ils firent ce jour-là! Maud sentait à l'instant qu'une baguette de fée l'avait fait monter sur un navire éblouissant de luxe, où l'équipage se mouvait silencieux comme le maître, pour la transporter bien loin vers des rivages enchantés. Au crépuscule, alors que d'un ordre bref, Serge avait donné le signal de la rentrée, la jeune fille l'avait prié de n'en rien faire; et le "Royal-Duc" s'ora que les horizons s'assombrissaient davantage, avait regagné la haute mer avec des glissements de cygne.

Maud, nonchalamment assise sur le pont, levait des yeux la côte qui s'éloignait lentement, comme si quelques étoiles perdues s'en étaient allées du ciel sur la terre; Serge, devant elle, la regardait avidement, ayant au cœur une angoisse délicieuse faite de frissons nouveaux, où son esprit connaît à la pour mis d'étranges sensations, faite d'amours lentes et douces dans lesquelles se mourait le vol éperdu de ses rêves.

Une manœuvre commandée le réveilla de son inconsciente torpeur, et, s'adressant à Maud :

—Aiquoi songez vous ! lui dit-il.

—Je pensais, répondit elle, que vous devez être bien heureux !

—Vous vous trompez, Maud !

Et, sous la moiteur exquise de cette nuit d'avril, il lui confia ses désirs, ses vœux ardents de pouvoir apprécier le bonheur de la richesse dans la joie des baisers partagés.

Il s'assit à côté d'elle, bien près, et là, pendant des heures, il lui parla presque à l'oreille, faisant chanter les phrases d'une passion véritable dans l'harmonie pénétrante de la sincérité.

Maud ne répondit rien tout d'abord; puis, comme si quelque vision obsédante eût soudain enténébré les yeux, elle eut un tressaillement de ses paupières,

—Vous m'aimez, n'est-ce pas ? demanda-t-elle.

Il lui murmura :

—Non ! je vous adore !

Elle fut presque offensée de cet aveu qui en peu brutal échappé dans la folie d'un instant d'égarement; puis, tout à coup :

—Si vous m'aimez.... épousez moi !

Serge avait toujours en un peu peur du mariage; une soudaine frayeur l'avait toujours saisi au moment d'enchaîner à tout jamais sa liberté, qu'il chérissait malgré les alourdissants ennuis de la solitude.

Mais en regardant Maud qui avait repris sa rêverie, les yeux perdus dans l'infinité cette nuit parfumée, il se sentait rasséréné.

Il savait voulu d'un mariage un peu étrange, bâclé simplement sous l'inconnu d'un ciel encore ignoré et suivi d'une fuite d'amoureux vers des pays lointains, où sur une mer idéalement calme il eût pu savourer des tendresses nouvelles; mais Maud désira le mariage pompeux, conclu indissolublement, avec l'écharpe du maire, la pompe d'une église et la banalité d'un voyage à Paris.

Maud triompha.

III

Quand elle fut la duchesse Serge Richter, Maud, qui pouvait à peine croire que les mois qui venaient de s'écouler avaient été vécus, s'occupa avec une fièvre hâtive de l'installation de l'hôtel luxueux que le duc venait d'acquérir, avenue des Champs-Elysées.

Serge en fut affecté. Il eût préféré une lune de miel dans l'éloignement absolu des matérialités banales! Il eût voulu qu'aucun souci d'ordre domestique ne vînt détourner sa Maud adorée de l'oasis d'amour où il était aimé l'ensevelir. Il ne laissa toutefois rien paraître de sa déception, craignant pour la fragilité de santé de sa femme. Mais peu à peu l'assiduité et la ferveur qu'il mettait en ses caresses lassèrent Maud, et l'on eût dit qu'elle trouvait un bien-être, comme le repos après un labeur ennuyeux, dans les frivolités mondaines, bruyantes et tapageuses où elle adorait s'engloutir. Un besoin aigu la travaillait de recevoir et d'éblouir. Les baisers les plus vrais de Serge la laissaient froid, mais les complaisants baisers des vieux amants là dans le chaos des relations futiles et passagères la plongeaient dans un ravissement attendri et faisaient, sous les clartés des lustres étincelants, frissonner les mèches rouges-blondes folâtrant sur le satin de sa nuque.

Un soir, alors que de retour de l'Opéra,—oh ils avaient été maintes fois salués dans leur loge,—Serge, nerveux de n'avoir trouvé qu'un geste mauvaisade comme écho à ses caresses, lui dit doucement en la regardant dans les yeux :

—Maud, vous ne m'aimez pas !

Elle lui répondit en quittant son manteau alourdi de fourrures :

—Et vous, mon cher, vous m'aimez trop !

Dès lors, et par un besoin croissant de luxueuses folies,—avec Serge quand il en manifestait le désir instamment, seule et avec beaucoup plus de plaisir quand il la laissait aller seule,—elle se montra partout : dans le monde, aux grandes représentations, aux courses, aux fêtes de charité où son suprême bonheur consistait en l'étalement des richesses dont elle était couverte. Elle n'eut pour son mari, attentif à ses moindre secrets désirs, aucune parole d'abandon, aucun de ces regards même qui valent toutes les phrases et résument toutes les promesses. Un égoïsme froid et raisonné, une sorte d'indifférence hautaine, un calme superbe; voilà ce que trouva Serge dans la fille adorablement belle dont il avait fait sa femme.

Un soir qu'il était allé au bal de l'ambassadeur d'Autriche, il entendit des jeunes attachés qui chuchottaient sur son passage. Quelques mots saisis au hasard des rencontres parmi les salons le firent soudain atrocement pâlir. La duchesse Maud,—comme on l'appelait ouvertement maintenant,—ne se cachait même plus pour courir les galantes et infâmes aventures....

Pris d'une fièvre horrible qui lui brûlait les tempes, Serge ne trouva le soir, quand il fut seule avec sa femme, aucun reproche à lui faire. Plusieurs jours passèrent où, l'esprit à la torture, il faillit succomber à son cruel désenchantement. Mais sa fierté d'honnête homme lui donna le courage, et malgré la faiblesse que lui avait laissée dans l'âme la chute douloureuse de ses espoirs déçus, il résolut, après avoir été la victime, d'être le justicier.

IV

Un matin, Serge confia à la duchesse le désir qu'il avait depuis longtemps déjà de donner une grande fête nautique sur le "Royal-Duc" qui, délaissé de ses maîtres, était amarré au quai de Nice, sous pour d'attache.

Maud dressera-t-il la liste des invitations et l'on partirait en joyeuse bande par train spécial.

La duchesse battit des mains ; et, pendant des jours, ce fut en elle une débauche de folies. Elle annonça de tous côtés, au grand trot de ses attelages

Prix 2 sous.

HISTOIRE

—D'UNE—

POMME DE TERRE,

—DE—

TROIS JEUNES GENS ET D'UN VIEUX MUSICIEN.

Mlle Aglaé, modiste de son état, était en train, un dimanche matin, d'éplucher des pommes de terre, assise devant sa fenêtre, laquelle, située au cinquième étage, donnait sur la rue Lepic, quand, par suite d'un faux mouvement, un des tubercules s'échappa de ses doigts, bondit par la fenêtre, s'en alla tomber perpendiculairement sur le chapeau de soie tout neuf d'un monsieur qui passait, et le défonça.

Ce monsieur, qui se rendait justement chez son chapelier pour payer son chapeau, fut pris d'une colère folle; il leva les yeux, vit, au cinquième, une fenêtre avec si fleurs et brusquement, et s'élança vers la maison